



L'EMPIRE DES DÔMES

LA SURVIE

RÉMI DE BIASI

Rémi De Biasi

L'empire des dômes

La survie

© Rémi De Biasi, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1862-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère, emportée trop tôt par le nuage,

À Phany, Léo et Max



Carte de l'Europe des dômes imaginée par le président Van Daele.

Dômes prévus :Gibraltar, Faro, Lisbonne, Coimbra, Vigo, Oviedo, Saint-Sébastien, Salamanque, Madrid, Cordoba, Grenade, Saragosse, Barcelone, Toulouse, Bordeaux, la Rochelle, Brest, Paris, Le Havre, Clermont-Ferrand, Marseille, Nice, Genève, Dijon, Luxembourg, Bruxelles, Bruges, Canterbury, Londres, Plymouth, Cardiff, Coventry, Liverpool, Leeds, Newcastle, Edimbourg, Aberdeen, Belfast, Cork, Athlone, Dublin, La Haie, Groningue, Brême, Hambourg, Hanovre, Rostock, Berlin, Leipzig, Dresde, Nuremberg, Francfort, Cologne, Stuttgart, Munich, Salzburg, Graz, Zagreb, Prague, Brno, Vienne, Budapest, Bystrica, Pecs, Belgrade, Sarajevo, Tirana, Larissa, Naples, Rome, Ravenne, Gênes, Berne, Ribe, Copenhague, Aalborg, Kalmar, Göteborg, Stockholm, Oslo, Bergen

PROLOGUE

Extrait du discours introductif du secrétaire général d'Ecovital, ancien membre du GIEC¹, lors de la Convention Annuelle du 22 février 2041 :

« Depuis 1992, les responsables politiques du monde entier se réunissent chaque année pour rédiger des conventions, des protocoles, des traités environnementaux destinés à contenir le dérèglement climatique. Rien n'y a fait ! Aucun accord international n'a jamais résisté aux pressions économiques et sociétales des pays.

Au cours des 50 dernières années, la température moyenne à la surface de la Terre a augmenté de 3°C. En 2041, aucun pays n'est épargné ! Quel que soit le continent, partout le réchauffement climatique multiplie les catastrophes naturelles. Aux inondations torrentielles succèdent de longues périodes de sécheresse. Des régions entières d'Inde, de Chine et le sud du continent américain se sont désertifiées. De nombreuses villes côtières parmi lesquelles Mumbay et Singapour ont été partiellement englouties sous les eaux. L'Afrique est dorénavant coupée en deux. Le nord du Sahel n'est plus qu'un immense désert tandis que les zones subsahariennes subissent de fortes précipitations. Le contraste climatique entre le nord et le sud est saisissant, à tel point qu'il n'est plus rare d'entendre parler des Afriques pour désigner les deux parties du continent.

L'Europe, malgré des événements climatiques extrêmes, est restée un eldorado que beaucoup de migrants tentent de rejoindre. Partout cependant, des vagues de chaleur de plus en plus longues obligent les pays à lutter contre la sécheresse et la canicule.

La bulle économique mondiale n'a pas résisté à ces changements. Les cours des Bourses ont dégringolé, entraînant dans leur chute la faillite de dizaines de milliers d'entreprises à travers le monde. Des centaines de millions de chômeurs ont rejoint les villes, convaincues qu'ils y trouveraient plus facilement du travail, un travail qui n'existe plus.

Poussés par une vague protectionniste, les continents se sont isolés les uns

après les autres, recentrant leurs efforts sur une économie plus locale. L'Europe, après plusieurs incidents nucléaires, a démantelé toutes ses centrales pour les remplacer par des petites usines, appelées les Usines Nouvelles, construites au pied des grandes villes. Un procédé révolutionnaire a été découvert pour fournir de l'énergie. Un gaz, jusqu'alors inconnu, puisé à une dizaine de kilomètres sous terre. Ce gaz présente une double vertu. Il fournit à la fois l'électricité nécessaire pour répondre aux besoins croissants des pays mais une fois transformé, il devient également le fluide frigorigène qui permet à chaque ville de se refroidir. Car n'en étant pas à une contradiction près et face à la pression populaire pour réguler la température, les instances européennes ont validé un programme appelé « climatisation pour tous ».

En cinq ans, les Usines Nouvelles ont poussé comme des champignons et les climatiseurs sont venus fleurir les balcons de nos villes européennes. Quelques voix se sont élevées contre cette provocation écologique. En vain. Dans chaque ville, la température a diminué de quelques degrés et tout le monde s'en satisfait. Tous sont fiers d'avoir lutté contre le réchauffement et retrouvé un semblant de confort de vie. Tous sont fiers d'avoir dompté la nature. Comme si la nature s'appriivoisait... »

1

14 mai 2041

Paris, 2 heures du matin

La journée avait été très chaude. Paris savourait enfin les premières heures d'accalmie, quand l'asphalte commence à refroidir et la poussière des rues à retomber sur les trottoirs. La ville dormait, toutes fenêtres ouvertes, à l'affût du moindre souffle d'air frais qui viendrait caresser les corps suants et moites des habitants assommés de chaleur. Depuis plusieurs semaines, les températures atteignaient des records. De mémoire d'expert, jamais il n'avait fait aussi chaud en cette période de l'année. Les climatiseurs accrochés aux façades des immeubles fonctionnaient à plein régime, jour et nuit. Les messages d'alerte du gouvernement européen sur la consommation excessive d'électricité ne portaient plus. Aucun citoyen n'aurait sacrifié son confort personnel pour satisfaire une lubie environnementale. Les Usines Nouvelles n'avaient-elles pas été conçues pour cela ? Pour que chacun puisse utiliser quand il l'entendait sa centrale d'eau glacée, son climatiseur compact, son monobloc ou split-system ? Et peu importe le vacarme assourdissant que faisaient ces équipements. Peu importe s'ils venaient perturber la quiétude de la nuit, du moment qu'ils rafraîchissaient l'atmosphère et permettaient aux citadins de profiter d'un sommeil réparateur.

L'heure était déjà bien tardive quand le camion traversa la ville, tous phares éteints. À l'arrière, assis sur deux banquettes, face à face, et protégés par une toile tendue sur des arceaux de fer, une dizaine d'hommes armés de pied en cap, uniforme de soldat, fusil-mitrailleur en main, attendait patiemment les ordres. À l'avant, aux côtés du chauffeur concentré sur sa conduite, se tenait un homme, le chef à n'en pas douter. Plutôt jeune, la trentaine peut-être, le visage carré, le regard fixe et l'esprit occupé par son futur proche. Il regarda sa montre plusieurs secondes, comme s'il peinait à focaliser son attention sur une information et dicta au chauffeur sans relever

la tête :

— Tu prends à gauche à la prochaine et tu t'arrêtes près du stade.

Le chauffeur acquiesça et tourna à gauche pour arrêter sa machine une centaine de mètres plus loin, à proximité du stade Charléty. À nouveau, le chef du groupe observa sa montre, silencieusement. Puis brusquement, il se retourna de son siège et souleva la bâche qui séparait la cabine de conduite des bancs arrières où patientaient les dix soldats. Il les dévisagea un par un, militairement, laissant le temps à chacun de lire dans ses yeux toute la fierté qu'il avait d'être leur chef et la confiance absolue qu'il leur portait pour réaliser cette mission particulière. Les hommes se sentirent galvanisés par ce regard d'acier et gonflèrent machinalement le torse pour affirmer leur détermination. Aucun d'eux n'aurait plus reculé à présent.

— L'opération commence dans une demi-heure, annonça le chef. Alors tenez-vous prêts ! À mon signal, chacun rejoint son poste, accomplit son devoir et rentre au camion. Vous aurez cinq minutes au maximum pour agir, pas une de plus. Chacun connaît sa mission ?

Les dix têtes dodelinèrent de haut en bas.

— Ne faites pas dans la dentelle. Si vous rencontrez un obstacle, éliminez-le ! Des questions ?

À nouveau, les dix têtes dodelinèrent mais de gauche à droite.

« Alors bonne chance ! », termina le chef d'un air grave comme un père le dirait à un fils qui quitte définitivement le foyer familial. Les dix têtes retombèrent sur les poitrines, le regard fixé sur les rangers et la crosse du fusil. Aucun son, aucune réaction humaine, de véritables machines de guerre.

Le camion redémarra sur un signe de main du chef et reprit sa route vers le sud de la ville. De ce côté-là de la cité, les immeubles étaient moins luxueux. Certains quartiers laissaient même imaginer un niveau de pauvreté avancé de la population. Ces dernières décennies, Paris avait poussé comme un champignon, au détriment de toute règle d'urbanisme et de bien-être

humain. Les différentes municipalités n'avaient rien fait pour endiguer le flux de ruraux, désertant leur campagne pour venir s'entasser dans de malheureux studios ou deux pièces insalubres du sud de la ville. Les Usines Nouvelles offraient du travail et l'information avait largement dépassé les frontières de la grande banlieue pour trouver écho dans les provinces les plus reculées. Les géographes, urbanistes, architectes, sociologues et politiques avaient appelé ce phénomène « la grande mutation ». Ils parlaient des villes, évidemment, bien que l'on soit également en mesure de se poser la question pour les humains tant leur mode de vie et leurs conditions d'hygiène étaient dégradés.

Les villes avaient absorbé les banlieues, à moins que ce ne soit l'inverse. Et à travers toute l'Europe, les grandes métropoles étaient devenues mégalofoles, disproportionnées, difformes, malades, polluées, noyant les proches régions dans leur sillage et laissant le reste du pays exempt de main-d'œuvre et de développement. Chaque ville se nourrissait de ces hommes et femmes venus de loin, attirés par la perspective d'un travail aux Usines Nouvelles, créées uniquement pour répondre aux besoins toujours plus exigeants d'une poignée d'entre eux, les plus aisés, ceux du centre de la ville. Confort climatique, nourriture abondante et variée à n'importe quelle période de l'année, électricité à toute heure. Une opulence énergétique dont peu se souciaient en vérité.

« Il n'y a rien de bon à tirer de cette société-là ! », pensa le chef en contemplant les façades délabrées d'immeubles qui filaient devant ses yeux. Il ferma les paupières, à la recherche d'un souvenir lointain où les rues traversées laissaient place aux champs de colza, blé ou tournesol. Il n'y avait pas si longtemps pourtant mais il n'arrivait pas à s'en rappeler. La mission qu'il devait accomplir ce soir accaparait son esprit tout entier. « Décidément rien de bon ! », conclut-il.

Le camion gravit une petite colline et ralentit. Le spectacle était toujours saisissant. À perte de vue, dans l'ancien parc de la haute Vallée de Chevreuse, sur des dizaines de kilomètres, s'étendait un village de misère, tapissé de toiles trouées, de quelques planches de bois ou de tôles pour les plus chanceux. Un village d'infamie et d'immondices qui avait recouvert